

***Allocution d'ouverture au vingtième Congrès du CIEF
Cayenne – GUYANE, 2 Juillet 2007***

Mesdames, messieurs,
Monsieur le Président d'honneur du Congrès, cher Serge PATIENT
Madame la Directrice du CIEF,

C'est mon privilège, en ma qualité de Députée, représentant l'ensemble des Guyanais, de vous souhaiter la bienvenue en terre de Guyane. C'est un bonheur de le faire après et aux côtés de Serge PATIENT, brillant écrivain, professeur d'une immense culture qui a éclairé mon adolescence. Merci mille fois, Serge.

Je suppose aisément l'énergie et l'art de la persuasion que Monique BLERALD a dû déployer pour vous convaincre de vous réunir chez nous, parmi d'autres lieux peut-être équivalents en paysages paradisiaques, presque aussi magiques par l'originalité du peuplement, d'un intérêt stratégique comparable du fait d'une situation géoculturelle si particulière.

Je vous remercie très très chaleureusement chacune, chacun, d'avoir consenti à venir jusqu'à nous.

La francophonie est porteuse de toutes les mythologies et de toutes les frustrations.

Certains y voient un territoire symbolique et physique pluricontinental propice à un rayonnement que la France elle-même ne sait même plus exalter.

D'autres soupçonnent, derrière le moindre sourire, la perfidie nostalgique de conquérants du monde, la tentation nouvelle d'un empire colonial qui, en ce troisième millénaire concilierait la domination politique, la suprématie économique, la supériorité technologique et technocratique, le cannibalisme culturel, mâtinés de l'arrogance des nantis, habiles à culpabiliser les pauvres sur l'appauvrissement du monde.

De ces deux extrêmes, à inégale mesure, surgit une part de la vérité.

Je pense, pour ce qui me concerne, que la principale vertu de la francophonie ne réside pas dans les frontières qu'elle suggère par rapport à l'anglophonie, à l'hispanophonie, à la lusophonie, à la germanophonie, étant entendu que la créolophonie ne l'a jamais inquiétée, leurs rapports étant tellement inégaux. La vertu principale de la francophonie ne se trouve donc pas dans son angoisse défensive et son activisme face à l'influence des modes de vie et de pensée

anglo-saxons. Sa vertu principale prospère dans ce que j'appellerais son message paradoxal.

Rappelons d'abord que ce n'est pas par génération spontanée que se répandent une langue et son corpus de valeurs.

Disons-le tout net, la francophonie provient de l'empire colonial. Nous n'en ferons pas le procès aujourd'hui, même si de textes de lois en crispations universitaires, il apparaît qu'il reste à accomplir de très lourds efforts pour croiser les regards et mutualiser les compréhensions de part et d'autre de la ligne qui sépare encore les citoyens du Nord de ceux du Sud.

Cette ligne n'est plus simplement l'Equateur. Elle n'est plus celle des hémisphères. Elle est, souvent sur le même territoire géographique, celle qui sépare ceux qui cheminent au monde avec l'assurance des gagnants de ceux à qui toute perspective est interdite. Ceux qui correspondent à l'image des vainqueurs et se trouvent dotés a priori d'un destin victorieux, de ceux qui ploient sous le lourd fardeau de représentations qui les emprisonnent dans des déterminismes sociaux, religieux, ethniques, voire territoriaux.

La francophonie n'a d'avenir que si elle consent à se projeter comme aventure alternative à une globalisation dévastatrice qui, pressée de relier le monde, lamine les différences et les subtilités, fait la sourde oreille et méconnaît l'attachement, qu'elle juge irrationnel, des peuples et des communautés envers ces ressources symboliques qui façonnent les consciences, les histoires et les mémoires plus encore qu'à l'égard des ressources matérielles.

Son message paradoxal découle de la tension contradictoire entre sa quête de la présence et de la vitalité d'une langue commune en des terres multiples, et cette vocation presque naturelle qu'elle pourrait se donner de veiller scrupuleusement à la florescence de visions plurielles, quitte à se laisser décontenancer par les créations improbables de langues, de cultures, de religions, voire d'explications du monde.

Avoir l'audace de percevoir le caractère prédateur du marché mondial, son pouvoir destructeur sur les sociétés, les cultures, les économies dites informelles et pourtant profondément ingénieuses ; avoir la hardiesse d'explorer les opportunités colossales de rapprochement du monde, de solidarité des citoyens de la Terre commune, d'implication de chacun dans le moindre malheur des hommes et d'enthousiasme pour toutes les expressions du bonheur, voilà le défi. « Le Divers rétrécit, telle est la menace » écrivait le grand poète voyageur Victor Segalen.

Et si, à la mondialisation vorace, nous osions opposer comme l'intime Edouard Glissant, la mondialité ? Et c'est encore lui qui, lucide, affirme « on croit que la terre est connue. Il reste le Tout-Monde, c'est-à-dire la partie du monde que nous devons découvrir ensemble ».

La francophonie périra d'être sourde et muette. Elle s'épanouira de s'interroger sur les grandes questions liées à la diversité culturelle, et sur ses propres manquements.

Car d'où tiendrait-elle sa légitimité si elle continuait de se montrer elle-même indifférente au génie des cultures natives, qu'elle évacue avec la même désinvolture que l'évince, sans prendre garde aux risques de boomerang, l'anglicisation galopante du monde.

Quelle tapisserie d'espoir la francophonie aurait-elle tenté de tisser ? Qu'a-t-elle dit d'impérissable sur l'égalité des cultures et des langues, qu'a-t-elle fait d'irréversible pour contribuer à en préserver le ressort inventif, hors la défense épisodique d'exceptions culturelles ?

A-t-elle su se montrer pionnière sur la relation et l'équilibre que des générations ont établis entre les cultures, les pratiques, les techniques, les savoirs traditionnels et les écosystèmes ?

Qu'a-t-elle su dire de moderne sur les relations entre les religions et la liberté, entre le besoin de spiritualité et la nécessaire émancipation de l'homme de toutes les aliénations ?

Quelle témérité a-t-elle jamais montré envers les Etats francophones qui, en violation des valeurs communes, oppriment ou asphyxient en certains endroits, la créativité susceptible d'enrichir le patrimoine commun ?

Quelle hiérarchie ou quelle parité s'est-elle attelée à construire entre la démocratie, les droits de l'homme et le respect de la diversité culturelle ?

Quel effort conceptuel a-t-elle produit entre la diversité culturelle et l'altérité ? Entre le constat de la complexité du monde et le projet d'un monde où la différence devient prétexte jubilatoire à la rencontre ?

Quelle place a-t-elle reconnue aux savoirs empiriques détenus par des peuples prodigieusement instruits et souvent illettrés ? Quels remparts a-t-elle dressés contre le pillage des ressources et des savoirs, contre les raptus sur la pharmacopée traditionnelle et les tradithérapies, contre le dépouillement des peuples et des communautés, contre ces colosses industriels pharmaceutiques,

agrochimiques, cosmétiques qui non seulement uniformisent le monde, mais surtout le piratent, et parfois le saccagent ?

Je sais bien que votre espace francophone est celui des échanges culturels, des expressions sous toutes formes de l'âme humaine, solitaire ou cadencée au diapason des vibrations du monde qui doute, une terre et une mer communes, un lieu de reconnaissance publique et de coexistence pacifique. Vous ne pouvez cependant rester indifférents au sort commun de la constellation francophonique (pardon pour le néologisme !).

La francophonie ne se peut concevoir qu'en tant que projet Politique, au sens très noble de l'engagement envers la Cité, un projet de société, un projet de destin partagé et solidaire, une idée entêtée qui place l'homme, l'être humain, au centre de tous les progrès, de tous les arbitrages, de tous les desseins, de toutes les utopies. Du fait des conditions et des mobiles de sa constitution, la francophonie ne peut avoir droit de cité que si elle se fait ontologiquement solidaire des plus vulnérables.

J'ai bien relevé la diversité des travaux auxquels vous allez consacrer vos journées. J'en éprouve de la mélancolie. Je suis jalouse de ne pouvoir en profiter. Je les présume féconds. Et je vous le souhaite de tout cœur.

Et c'est à un hispanophone, Nicolas Guillén, venant du pays de la Santéria, Cuba que j'emprunterai quelques mots pour vous dire combien la Guyane s'appliquera à vous inspirer, car « la parole nous vient humide des forêts et un soleil énergétique se lève dans nos veines ».

Christiane TAUBIRA, Députée de Guyane